

### Les naturalistes philosophes ou « comment conclure ? »

C'est un air connu : les naturalistes n'ont pas la tête philosophique. Dans ce domaine, le pessimisme le plus fuligineux constituerait leur indépassable horizon et la lecture du florilège de Schopenhauer, concocté par le très mondain Jean Bourdeau (le gendre du sorbonnard le plus adulé des salons, Elme Caro), aurait une fois pour toutes comblé leur attente. Zola s'est pourtant aventuré jusqu'au volume de Théodule Ribot, *La Philosophie de Schopenhauer* qu'il a dépouillé en bon élève pendant qu'il préparait *La Joie de vivre*, Maupassant jusqu'aux *Premiers principes* d'Herbert Spencer, qui lui ont appris que le progrès de la science ne faisait que multiplier les occasions de rencontrer l'inconnaissable...

Le pessimisme, en fait, c'était une question déjà rebattue aux grandes heures du mouvement et qui était loin de susciter un consensus. Louis Desprez, par exemple, s'avoue fatigué d'un certain découragement à la mode : « Les naturalistes ? Ils commencent à m'emmerder avec leur spleen et leur dégoût. Je ne vois pas la vie en optimiste, mais mon pessimisme est d'autre qualité que le pessimisme de Céard : l'existence ne me paraît pas imbécile, elle me paraît saignante et cruelle ».<sup>1</sup>

Huysmans, dans le portrait que sous le masque d'A. Meunier<sup>2</sup> il compose de lui-même, prétend refuser tout simplement d'en parler : « Laissons de côté, si vous le voulez bien, le pessimisme. Je ne suis pas un Obermann suisse pour être interviewé sur ce sujet. Il y a un rayon spécial dans la boutique à treize des gonorrhéiques gribouilleurs ; allez dans les grands magasins du *Temps*, on vous y détaillera l'article d'un pessimiste en petites boîtes ». De fait en cette année 1885, au décours d'une grande crise économique, *Le Temps*, le quotidien prestigieux d'Adrien Hébrard, ouvre ses colonnes à quelques pontifes de la pensée qui réfléchissent publiquement sur le pessimisme contemporain.

Il y a bien des sources à l'embaras de Zola face à ce pessimisme qui relève d'une subjectivité qui n'appartient pas au savant. C'est une manière de se tromper sur le monde en lui donnant toujours le même sens, c'est le contraire de l'observation désintéressée : « Nous voyons tous trop noir et trop cuit », a-t-il écrit à Huysmans après la lecture de *Marthe*<sup>3</sup>. Cette tentation délétère, tous les naturalistes, au fond, s'en défendent. Ainsi s'explique ce jeu de nuances, ce bricolage de truismes que l'on cultive souvent en guise

<sup>1</sup> Louis Desprez à Pierre-Victor Stock, 3 septembre 1885.

<sup>2</sup> Huysmans (sous le pseudonyme d'A. Meunier), "J.-K. Huysmans", *Les Hommes d'aujourd'hui*, 1885.

<sup>3</sup> Zola à Huysmans, 13 décembre 1876.

d'antidotes et qui s'impose au moment de conclure une oeuvre, lorsqu'il s'agit d'édifier aussi complètement que possible le lecteur. Le plus célèbre exemple figure à la fin d'*Une Vie* de Maupassant : « La vie, voyez-vous, ça n'est jamais si bon ni si mauvais qu'on croit ». Les tâtonnements de l'auteur, au cours de la rédaction de cette apparente banalité proférée par Rosalie, signalent la valeur essentielle de cette phrase, qui devient plus précieuse encore lorsqu'on sait qu'elle démarque pieusement ce que Flaubert avait écrit à Maupassant le 18 décembre 1878 : « Les choses ne sont jamais ni aussi mauvaises ni aussi bonnes qu'on croit ».

Cette volonté de conclure par un point de vue « philosophique », ou par une synthèse à l'emporte-pièces, est une tentation fréquente. Il y a des versions péremptoires : « La vie oscille comme un pendule entre la douleur et l'ennui » que Huysmans emprunte à Schopenhauer est redoublé ensuite par le fameux « Seul le pire arrive ». Même laconisme à la fin du *Termite* de Rosny : « Nous sommes tous de petits poissons... de très petits poissons »<sup>4</sup>. Mais le plus souvent, le pessimisme se module, se nuance. L'« aquoiboniste » Céard fait ainsi la synthèse des réflexions de Madame Duhamain à la fin d'*Une belle journée* : « L'imagination, toujours, aggravait les tristesses naturelles et puisque les réalités s'imposaient sans cesse moindres que le rêve, le mieux consistait à s'étendre dans une platitude définitive ». Cette petite soeur de Madame Bovary renonce, baisse les bras, se résigne. « Se résigner », c'est le maître mot du héros céardien. Céard poursuit d'ailleurs : « Autant valait rechercher par inclination un état où elle serait inévitablement ramenée par force. C'était le calme assuré, d'abord, et peut-être que de la continuité naîtrait à la fin une jouissance ».

Il y aurait une vaste fatrasie naturaliste à reconstituer avec ces conclusions philosophiques et morales. En s'édifiant sur le matérialisme, le naturalisme en rencontre forcément une caractéristique intrinsèque, le défaut d'espoir, le dés-espoir ou, pour utiliser le néologisme d'Emmanuel Mounier, l'inespoir. Cette variation pour souligner que l'état en question n'est a priori ni triste, ni gai, mais neutre. Etre privé d'espoir n'est pas synonyme de désespérer. Le naturalisme en se liant à la matière devait assumer ce constat : la nature n'est ni bonne, ni mauvaise, ni belle, ni laide, ni juste, ni injuste, mais simplement indifférente, sans finalité, dépourvue de sens. Ce n'est pas en soi un constat pessimiste, puisqu'un mouvement, un désir peut naître et nous pouvons après tout désirer ce que nous estimons beau, bien ou juste.

La philosophie de Zola affronte ce constat. A Gaston Stiegler de *L'Echo de Paris*, il déclare par exemple le 20 août 1892 : « Dans *Le Docteur Pascal*, comme dans *Germinal*, il y aura l'expression d'un espoir désillusionné ». Le

<sup>4</sup> J.-H. Rosny, *Le Termite*, Albert Savine, 1890, p.314.

ciel décidément est vide. Il faut se souvenir du vertige de Muffat réfugié dans une église : « Rien ne répondait, l'ombre et le froid lui tombaient sur les épaules, le bruit des savates, au loin, continuait et l'empêchait de prier. Il n'entendait toujours que ce bruit irritant, dans l'église déserte où le coup de balai du matin n'était pas même donné, avant le petit échauffement des premières messes. Alors, s'aidant d'une chaise, il se releva, avec un craquement des genoux. Dieu n'y était pas encore »<sup>5</sup>. Ce « pas encore » révèle que Muffat lie la présence de Dieu à celle des fidèles, au feu qui se rallumera avec les premières messes. C'est un Dieu mondain qui a horreur du vide de sa maison. Mais dans la scène analogue de *Pot-Bouille*, l'abbé Mauduit se heurte au silence : « Il pleurait comme Marie et Madeleine, il pleurait la vérité morte, le ciel vide »<sup>6</sup>. Zola ne s'installe pas dans cette déréliction.

La fin de *L'Oeuvre* contient, on le sait, l'essentiel : « (Sandoz) promena sur les sépultures basses, sur le vaste champ fleuri de perles, si régulier et si froid, un long regard de désespoir, encore aveuglé de larmes. Puis il ajouta : « Allons travailler »<sup>7</sup>. Le travail, « le régulateur qui mène la matière organisée à sa fin inconnue », c'est le désir zolien, l'aliment, le moteur. Un désespoir qui ne s'associe pas au refus de l'action. Zola, en fait, se défie du pessimiste dont il fait volontiers un fanatique capable de glisser vers le nihilisme, le terrorisme, l'acte gratuit ou l'autodestruction. A l'opposé de Maupassant, il n'a jamais envie de comprendre ou de justifier le suicide. Le cri exaspéré de Chanteau devant le cadavre de Véronique : « Faut-il être bête pour se tuer ! » participe, certes, d'un égoïsme de vieillard dont le dîner est compromis, mais pour ce reste d'homme qu'il faut coucher, faire mouvoir, manger, c'est encore du désir, et son dîner une joie perdue. Ce sont les pessimistes que Zola accable, ceux qui comme Paul de Vallagnosc ou Lazare concluent à l'inutilité de l'effort, à l'ennui des heures également vides, à la bêtise finale du monde.

On n'a pas tort d'évoquer quelquefois le spinozisme de Zola : « Chaque chose, autant qu'il est en elle, s'efforce de persévérer dans son être ». Point d'être qui ne résiste à sa propre destruction. Persévérer dans son être, agir ou s'efforcer d'agir. Le plus proche écho zolien du *conatus* est dans *Le Docteur Pascal* : « Il fallait vivre pour l'effort de vivre ». La vie est à elle-même sa propre finalité. Ce spinozisme zolien sort en fait du tablier de Bichat qui a donné du *conatus* sa version positiviste : « La vie est l'ensemble des fonctions qui résistent à la mort ». Cet effort de vivre, cette « vis existendi », Zola, nourri de Montaigne et de Michelet, va en tirer argument pour répéter qu'il

<sup>5</sup> *Nana*, Oeuvres complètes d'E. Zola, Cercle du Livre précieux, 1967, t.4, p.182-183.

<sup>6</sup> *Pot-Bouille*, O.C., t.4, p.667.

<sup>7</sup> *L'Oeuvre*, O.C., t.5, p.736.

faut « aimer la vie quand même, même malpropre, injuste et brutale, parce qu'elle est une force, qu'elle va à l'avenir ». Obscurément, pour lui, la Nature sait ce qu'elle fait. Par le travail, on peut contribuer à cette fin inconnue : « Qu'importaient les misères, les souffrances, les abominations ! La santé était dans l'universel travail, dans la puissance qui féconde et qui enfante ».

A cinq reprises (*La Fortune des Rougon*, *La Faute de l'abbé Mouret*, *Une Page d'amour*, *L'Oeuvre*, *La Terre*), le roman trouve son dénouement dans un cimetière et d'autres butent sur la vision d'un ou plusieurs cadavres. *In extremis*, la plupart du temps paraît néanmoins une relance. En concomitance, annoncée par la conjonction « et » :

« Et sous les pieds, les coups profonds, les coups obstinés des rivelaines continuaient. »

« Et dans le tiède silence, dans la paix solitaire de la salle de travail, Clotilde souriait à l'enfant qui têtait toujours, son petit bras en l'air, tout droit dressé comme un drapeau d'appel à la vie ».

« Des morts, des semences, et le pain poussait de la terre ».

On peut être tenté de voir là un plaquage, un artifice, une greffe que le récit qui précède tend à rejeter. C'est comme si l'oeuvre après avoir dévoré ses matériaux puisait dans leur consommation un deuxième souffle. On rattrape en voltige un lien trans-historique qui s'organise de mieux en mieux dans le thème de la fécondité. L'individu n'est plus la mesure des choses, la mesure du monde. A bien des égards, ce qui ronge, ce qui détruit un personnage de Zola, c'est aussi, ce qui le fait vivre. L'état de santé, « la vie silencieuse des organes » pour reprendre l'expression de René Leriche, n'offre paradoxalement qu'un silence de mort. Muffat sans Nana n'est rien, et Sabine, sa femme, ne s'éveille que lorsque son mari se dérange. Auparavant, c'est une chatte qui dort, les griffes rentrées, les pattes agitées d'un frisson nerveux. Lorsqu'elle prend un amant, tout se met à flamber. La vie n'est jamais plus intense que lorsqu'elle est menacée, corrodée.

Pour Zola, la mort n'est pas « rien ». La conscience de ce vide, de cet effacement donne une impulsion : « Pourquoi parler de votre mort, écrit-il à Van Santen Kolff ? Est-ce qu'on meurt quand on a quelque chose à faire ? »<sup>8</sup> Ainsi Zola se distingue-t-il radicalement du véritable pessimisme de Maupassant<sup>9</sup> ou de Huysmans. C'est cette conviction qui empêche Zola également de faire de Schopenhauer, lorsqu'il le découvre, un véritable élément fédérateur du groupe de Médan. La Volonté est un « effort sans fin », absurde. C'est autour de cette idée que le dialogue va s'instaurer d'une oeuvre à l'autre. Céard, le premier à parler de Schopenhauer, procède à une véritable

<sup>8</sup> 6 octobre 1889.

<sup>9</sup> Il est curieux d'observer que Maupassant aux premières heures du mouvement a lui aussi joué de l'espérance réfugiée dans un berceau. (La fin d'*Une Vie*).

tentative d'annexion en faisant du philosophe le type même du savant matérialiste : « C'est un médecin, un expérimentateur, un physiologiste. Il sait les misères des fonctions, l'infériorité des organes, les faiblesses du cerveau. (...) Il se donne le rôle de l'anatomiste dans l'amphithéâtre. Patiemment, il travaille à reconstruire l'étiologie morbide de l'être moral essayant à force d'étude de se rendre maître des phénomènes et de tirer de leur diversité même une loi qui permettrait d'échapper plus tard aux désastreuses conséquences qu'il constate actuellement »<sup>10</sup>. Le Schopenhauer de Céard est un positiviste sceptique et pragmatique, qui, semblable à certains de ses héros (le docteur Laguëpie, par exemple), travaille à réduire les douleurs du monde.

Zola se montre infiniment plus réticent à l'égard de « cette grande poésie noire » qui inspire trop de jeunes gens blasés, « schopenhaueristes » ou « schopenhauerdeurs », comme dit Jean Lorrain : entre les notes préparatoires à *La Joie de vivre* et la rédaction, il élimine tout ce qui ne conforte pas l'image d'un pessimiste virulent et quinteux. Quelques remarques prouvent cependant qu'il a conscience du gauchissement qu'il a opéré : « Pauline riait plus haut, en racontant plaisamment que son cousin l'avait convertie au grand saint Schopenhauer, qu'elle voulait rester fille afin de travailler à la délivrance universelle ; et c'était elle, en effet, le renoncement, l'amour des autres, la bonté épandue sur l'humanité mauvaise ». C'est bien sur l'idée de la Volonté, force absurde, d'un monde sans finalité, qu'il achoppe.

L'oeuvre de Schopenhauer offre d'abord à Huysmans une manière de consolation dont il se déprendra après sa conversion. Maupassant, quant à lui, est resté fidèle à ce « saccageur de rêves » qui a inspiré un de ses titres à Paul Alexis, *Le Besoin d'aimer*. La lecture de Schopenhauer stimule Trublot au prix d'un contresens sur l'immortalité de la Volonté : « O Schopenhauer, ces choses-là, tu ne les sais pas plus que moi, ni que personne ici-bas, ni probablement que les dernières feuilles vertes. Je ne t'en suis pas moins reconnaissant de ce que, par la puissance de ton génie, (...) tu m'as fait passer de belles heures à contempler avec émotion tes hypothèses grandioses. Avoir toujours existé et devoir lutter toujours, même sans en conserver un souvenir bien précis, ma foi ! ce serait une consolante perspective. Réconforté par toi que l'on traite de désolant, me voici, une fois de plus armé pour la bataille de l'hiver, prêt à conquérir la fortune et le reste, à me passionner à mort, à me dépenser de toutes les façons, à me brûler par toute espèce de bout »<sup>11</sup>.

<sup>10</sup> Henry Céard, "Arthur Schopenhauer", *L'Express*, 8 août 1881. Céard reprint cet article en modifiant quelques phrases d'introduction et de conclusion, sous le titre "Clowns et philosophes", *Le Siècle*, 19 octobre 1888.

<sup>11</sup> Paul Alexis, "Feuilles d'automne", *Le Réveil*, 24 octobre 1883.

A la fin de *Madame Meuriot*, Alexis nous montre son héroïne proche de sa fin consolée par l'hylozoïsme<sup>12</sup> : « Tout atome, même inférieur, contient, au moins en puissance ou à l'état latent, un peu d'âme susceptible de penser, un germe de conscience universelle. Autrement dit, tout vit ou vivra, dans la création, tout sent, tout comprend ou comprendra ».<sup>13</sup> Elle « relit » Leibniz qui la conduit au raisonnement suivant qu'elle développe devant son médecin, le docteur Silvy : « Je me suis dit : *Si chaque grain de poussière de mon corps existe depuis des milliers de siècles, mon moi, mon être entier, mon coeur et ma pensée, enfin ma personne intellectuelle et morale, n'existerait que depuis trente et quelques années ?...C'est IMPOSSIBLE!... (...)* JE DOIS AVOIR DEJA VECU CENT MILLE EXISTENCES... *Certes, je n'en ai pas le souvenir : mais patience! je parviendrai peut-être un jour à un sommet, du haut duquel il me sera possible de me retourner, afin de revoir, d'un coup d'oeil, l'ensemble des cent milles étapes parcourues...* »<sup>14</sup> Enfin, elle revient sur la Volonté schopenhauerienne pour en tirer ce réconfort : « Vous et moi... au fond... *ne sommes probablement qu'un...* avons au moins, *déjà* quelque chose de commun et de semblable. »<sup>15</sup> Conséquence de ce surprenant laïus : bouleversé par ces révélations, sans doute, le docteur Silvy se jette alors sur sa patiente et tente de la violer. Elle meurt dans ses bras!...

Ces pages trop méconnues forment un étonnant pudding : le long discours philosophique, l'assaut mené par le médecin, échauffé la veille, à la manière de Muffat, par une visite au foyer de la danse, à l'Opéra, la mort de Juliette Meuriot... Toute la lyre! Saturée, boursouflée, pataude et pas même parodique, la fin de *Madame Meuriot* est bien, dans ce mélange chahuté du philosophique et du physiologique, la meilleure caricature des ambitions naturalistes en matière de conclusion.

René-Pierre Colin  
(Université Lumière-Lyon II)

<sup>12</sup> Elle a découvert cette idée dans une thèse de doctorat ès lettres "soutenue le 27 mai 1881, par un jeune homme, un inconnu: *De hylozoïsimo apud recentiores !*" Paul Alexis, *Madame Meuriot*, Bibliothèque-Charpentier, 1891, p. 443.

<sup>13</sup> Ibid., p. 446.

<sup>14</sup> Ibid., p. 453.

<sup>15</sup> Ibid., p.456